

Entre réalisme et onirisme *Chaque jour*

Raymond Bertin

Numéro 142 (1), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2012). Compte rendu de [Entre réalisme et onirisme / *Chaque jour*]. *Jeu*, (142), 16–19.

Chaque jour

TEXTE **FANNY BRITT** / MISE EN SCÈNE **DENIS BERNARD**, ASSISTÉ DE **MARIE-HÉLÈNE DUFORT**

DÉCOR **OLIVIER LANDREVILLE** / COSTUMES **MARC SENÉCAL** / ÉCLAIRAGES **ANDRÉ RIOUX**

MUSIQUE ORIGINALE **LUDOVIC BONNIER** / ACCESSOIRES **FANNIE BRETON-YOCKELL**

MAQUILLAGES **SUZANNE TRÉPANIER** / COIFFURE DE LA PERRUQUE **RÉJEAN FORGET**

AVEC **ANNE-ÉLISABETH BOSSÉ**, **VINCENT-GUILLAUME OTIS** ET **MARIE TIFO**.

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE**, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 11 OCTOBRE AU 19 NOVEMBRE 2011.

RAYMOND BERTIN

ENTRE RÉALISME ET ONIRISME

Pour inaugurer la nouvelle Grande Licorne – après une année d’itinérance pour cause de rénovation, le théâtre de la rue Papineau a maintenant deux salles autonomes, la Grande et la Petite Licorne, et des espaces plus vastes et conviviaux –, le directeur artistique, Denis Bernard, a choisi une création signée Fanny Britt. L’auteure fait sa marque depuis une décennie avec des textes percutants, une dizaine à ce jour, dont *Couche avec moi (c’est l’hiver)* (2006), *Hôtel Pacifique* (2009) et *Enquête sur le pire* (2010). Cette diplômée en écriture dramatique de l’École nationale de théâtre a aussi à son actif plusieurs pièces en traduction qui ont connu le succès, telles *la Reine de beauté de Leenane* (2001) et *le Pillowman* (2008) de Martin McDonagh, et *Après la fin* (2007) de Dennis Kelly. Elle était encore récemment auteure en résidence au Théâtre de la Manufacture. Quant à Denis Bernard, comédien bien connu devenu directeur de théâtre, il a fait voir, avec *Coma Unplugged* (2007) et *le Pillowman* (2009), un réel talent de metteur en scène. Complété par une distribution pour le moins intéressante, le projet théâtral de *Chaque jour* s’annonçait évidemment prometteur.

La pièce se déroule dans un décor unique, le condo « luxueux mais sans goût, et rempli de solitude¹ » de Carole, la patronne

de salon de coiffure incarnée par Marie Tifo. Celle-ci a confié à Lucie, une employée du salon, qui lui a été recommandée mais qu’elle ne connaissait pas, la responsabilité de venir nourrir son chat pendant son absence d’une fin de semaine. Au moment où la pièce débute, la propriétaire des lieux retrouve son appartement dévasté, Joe, le chum de Lucie, suspendu dans les airs, hagard « au milieu d’une pièce complètement démolie » (p. 8), Lucie terrorisée à ses pieds, tous deux « dans les ruines fumantes de leur catastrophe » (p. 7), précise l’auteure en didascalie. Le metteur en scène a ignoré ces indications, de sorte qu’il n’y a sur scène nulle trace de ce désastre que les personnages évoquent, et qui est à la base de tout ce qui va survenir.

Dialogue de sourds

La véritable dévastation adviendra dans les mots, dans les échanges tendus, aux éclats crus d’une rare violence, entre les deux jeunes amants, aux phrases syncopées, coupées par les répliques de l’autre ou par la pensée qui va trop vite ; phrases inachevées qui laissent des trous, des allusions, des pistes inexplorées. Par ailleurs, la structure de la pièce, comme un puzzle où l’on va et vient entre présent et passé, c’est-à-dire entre « après » et « avant » l’événement en cause

1. Fanny Britt, *Chaque jour*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2011, p. 6. Toutes les citations renvoient à cette édition.



Chaque jour de Fanny Britt, mis en scène par Denis Bernard (Théâtre de la Manufacture, 2011). Sur la photo : Vincent-Guillaume Otis et Anne-Élisabeth Bossé. © Suzane O'Neill.

– la crise de Joe –, brouille encore les repères d'une fable qui ne dévoile pas vite le fin mot de l'histoire. Le spectateur, comme il devra se construire une image de l'anéantissement évoqué de l'espace chic et ordonné qu'il a sous les yeux, aura à saisir à travers des bribes d'échanges brisés, fragmentaires, la situation de ce jeune couple tiraillé, qui s'entredéchire, s'autodétruit à vue d'œil. Il faut dire que les comédiens donnent vie à ce couple de façon saisissante. Anne-Élisabeth Bossé, en particulier, campe une Lucie très crédible, une fille de bonne volonté un peu vulgaire par manque de culture, mais assez consciente de son sort pour vouloir l'améliorer. La moindre réflexion pas trop bête, le moindre désir d'élévation de sa part sont ridiculisés, rabaissés par Joe, qui l'insulte, la traite de tous les noms, ce à quoi Lucie a appris à répondre du tac au tac ; un Joe sans éducation, qui n'a pas l'habitude de

se remettre en question, à l'évidence, incarné avec conviction par Vincent-Guillaume Otis.

Entrée de bon droit dans l'appartement dont elle avait la clé, Lucie y a été rejointe par Joe, à qui elle a téléphoné plus tôt pour qu'il vienne la chercher ; mais tous deux, excités par l'immense téléviseur, le « cinéma-maison » de Carole, et comme c'est justement l'anniversaire de Lucie et qu'ils ont la possibilité de profiter du confort du condo jusqu'au lendemain, décident de s'y installer, de se faire livrer quelque chose à manger et, pourquoi pas, d'y passer la nuit. Mais les choses n'iront pas très rondement, comme on peut s'y attendre. Peu avant, Joe a raconté à Lucie qu'il avait trouvé, en fait volé, un iPod dans le métro, pratiquement sous les yeux, ou dans le dos, de son propriétaire ! Et le voici à débâter sur le

« fif » qui a laissé son bidule électronique sur un banc et s'est fait surprendre par l'arrivée du métro, Joe se contentant de l'observer, de se saisir de l'objet et de sauter dans le même wagon que l'autre.

Fait que là y s'est mis à frapper pas fort avec ses petits bras de fif sur la vitre pis y était comme super désespéré pis y a passé toute le chemin jusqu'à la prochaine station à fouiller dans ses poches, dans son sac, partout en se disant : je me suis peut-être trompé, je l'ai peut-être pareil pis moi j'étais comme/
Cherche mon fif, tu trouveras rien parce que moi j'avais les mains bien au chaud dans mes poches pis je sentais la machine dans ma main pis j'étais crampé/ (p. 44)

Ce récit ne plaît guère à Lucie, qui tente de ramener Joe à une attitude plus morale, ce dont il se gausse. La tension entre eux s'accroît, le jeune homme s'enfermant dans l'écoute de la musique contenue dans le iPod volé. D'abord décontenancé par la musique classique, étrange, qui le happe et le hante jusqu'à l'obsession, il devient inabordable, ne répondant plus à Lucie que par des rejets subits, des mots de mépris à son égard. Lorsqu'elle l'interroge, il affirme haïr cette « musique de bonnes femmes pis de fifs » (p. 62), sans pouvoir expliquer ce qui le retient dans son écoute, allant jusqu'à suggérer que si le « fif » a mis cette musique sur son iPod, c'est qu'il souhaite que Joe aille le chercher chez lui pour lui sacrer une volée : « [...] y veut être puni c'est-tu ça ? » (p. 63) Comble de tout, pour Lucie, Joe ne répond même plus à ses avances sexuelles, lui qui, comme elle le racontera à Carole, après, pour essayer de comprendre, ne l'avait jamais repoussée : « C'était la première fois. Qu'y disait non. Y dit jamais non, Joe. Pas à moi. » (p. 71)

Rencontrer la beauté

À travers cette histoire quelque peu insaisissable, l'auteure a voulu parler de la rencontre de la beauté, de la découverte d'une œuvre artistique pouvant bouleverser la vie d'une personne. Cependant, cette dimension de la pièce paraît invraisemblable et, malgré l'aspect onirique de certains passages, celui où Lucie, coiffée d'une tête de chou, tente de séduire Joe, ceux où l'on voit le garçon léviter, s'élever lentement grâce à un mécanisme ingénieux au mur du fond, malgré le basculement suggéré dans un univers de conte, c'est plutôt l'aspect réaliste, et au premier chef le dialogue serré entre Lucie et Joe, qui frappe l'imagination du spectateur. La tension dramatique est palpable, et même dans les scènes où Lucie discute avec Carole, s'excusant, essayant de justifier le comportement de Joe, le public ne peut faire autrement que de se tenir aux aguets, au bord de son fauteuil.

Dans ce contexte, l'ambition de la patronne, Carole, ancienne vedette d'une publicité télé qui veut entraîner ses jeunes captifs, qu'elle refuse de laisser filer sans qu'ils la dédommagent, dans

une hypothétique émission de télévision où ils triomphent et feront pleurer tout le Québec en lui racontant leur histoire... laisse un peu perplexe. On se demande, au bout du compte, si la présence de Carole était vraiment nécessaire. À la médiocrité culturelle des deux jeunes, elle oppose sa passion démesurée pour le confort. Mais ce qui nous saisit, c'est la violence de la relation entre Joe et Lucie, leur petit jeu de torture mentale, d'agressivité réciproque où ni l'un ni l'autre n'arrive à exprimer un tant soit peu d'affection pour l'autre. Fanny Britt excelle à montrer ces déchirements, la relation d'amour-haine, rapport de pouvoir et d'abus consenti, du moins en partie, par ces enchaînements volontaires insatisfaits de leur vie mais impuissants à la transformer.

Quand Lucie, qui s'adonne au passe-temps du karaoké – Joe répète « karioka » pour la narguer –, explique le sens de la chanson qu'elle préfère, *Once a Day* de Connie Smith, on comprend qu'elle a atteint un niveau de conscience échappant à Joe.

C'est l'histoire d'une fille qui fait croire à un gars qu'elle [l'aime pus.

Pis qu'elle pense juste à lui une fois par jour pis c'est toute. Mais dans le refrain on comprend qu'elle dit : une fois par [jour, chaque jour, à journée longue.

Fait que/

Tout le temps, dans le fond.

C'est comme/

Si tu l'aimes encore pourquoi tu y dis pas ?

Pourquoi tu y fais croire que tu l'aimes pus ? (p. 75)

Alors qu'elle lui déclare tout de suite après que, parfois, elle voudrait le voir mourir, et qu'il réplique « pour moi, c'est pareil », on se dit que ces deux-là n'en ont pas fini avec cet amour improbable, confus, troublé de plus par la peur de l'homosexualité qu'on sent chez Joe l'homophobe. Déballage ahurissant, impudique, dérangeant mais bouleversant, car les personnages de *Chaque jour* sont vrais, vibrants, bien réels.

Le travail de direction d'acteurs y était sans doute pour beaucoup. La mise en scène de Denis Bernard multipliait les entrées et sorties, les jeux de lumière pour marquer les sauts d'un temps à l'autre, les ambiances sonores et musicales créant l'étrangeté. La tension dramatique ne se démentait pas. Malgré tout, quelque chose dans tout l'échafaudage ne fonctionnait pas. On sortait de la salle dubitatif, se demandant ce qu'il fallait comprendre à cette œuvre ambitieuse, à mi-chemin entre la fable onirique et le pan de vie réaliste, l'impression de dispersion du sens persistant longtemps après la représentation. Le théâtre, bien sûr, a pour rôle de poser des questions et de provoquer la réflexion, ce que *Chaque jour* a réussi à faire, mais quelques éléments de réponse, une plus grande clarté du propos, auraient pu convaincre davantage. ■



Chaque jour de Fanny Britt,
mis en scène par
Denis Bernard (Théâtre
de la Manufacture, 2011).
Sur la photo :
Vincent-Guillaume Otis,
Marie Tifo et
Anne-Élisabeth Bossé.
© Suzane O'Neill.